N° 156. **Mercredi 1er Juillet 1846.** **17me Année.**

JOURNAL DE LA HAYE.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

	La Haye.	Provinces.
Pour un an. . . .	26 fl.	30 fl.
six mois . .	14 »	16 »
trois mois. .	7 »	8 »

PRIX DES INSERTIONS.
premières 5 lignes fl. 1.50 timbre compris et 10 cts. par ligne en sus.

BUREAU DE LA RÉDACTION à La Haye, *Lage Nieuwstraat*, derrière le *Prinsegracht, Noordeinde*.
BUREAU POUR L'ABONNEMENT ET LES ANNONCES, Chez M. Van Weelden, libraire, *Spui*, à La Haye.
Les lettres et paquets doivent être envoyés à la direction *francs de port*.

LA HAYE, 30 Juin.

Nous avons été frappé du ton du *Morning Chronicle*, feuille qui passe pour être l'organe du parti *whig*, dans un article où il traite des affaires de l'Espagne et du Portugal et où il examine la question de la guerre entre les Etats-Unis et le Mexique, et de l'influence que cette guerre peut exercer sur la question de l'Orégon. Le moment où cet article paraît, lui donne une portée qu'il n'aurait pas eue il y a quelques mois. C'est à l'instant même où les *whigs* croient devoir être appelés au ministère, que le *Morning Chronicle*, avec ce ton amère et pétulant qui caractérise ses articles de fond, lance une violente philippique contre l'Espagne et exhume, nous ne savons quelle histoire, depuis longtemps oubliée, des intrigues qui donnèrent le Portugal à Philippe II; il trouve très-mauvais que l'Espagne ait une armée de plus de cent mille hommes d'infanterie et de quinze mille hommes de cavalerie, et accuse la nation entière de n'avoir, depuis la cession de la maison de Bragance, cessé de conspirer contre la nationalité de cette puissance.

A l'égard des Etats Unis, le *Chronicle* ne trouve pas de termes assez forts pour exprimer son animosité contre la nation américaine et son gouvernement. Il lui dispute jusqu'au droit de conquête dans un état de guerre. Enfin on dirait que cette feuille a eu pour but de réveiller les passions hostiles que la prudence de M. Peel était parvenue à assoupir.

Nous ne savons de quelle manière ce ton pugnace sera accueilli par les manufacturiers de Manchester et les commerçants de Liverpool; mais nous aimons à croire que le *Chronicle* n'exprime dans cet article que ses opinions individuelles; car il ne paraît guère probable que sur le seuil du *Foreign-Office* lord Palmerston voulût jeter l'alarme dans les classes manufacturières et commerçantes, et ce serait bien mal choisir le moment de renouveler la politique à laquelle la question de l'Orégon a donné lieu, que de rappeler toutes les vieilles inimitiés dont le souvenir n'a déjà que trop entravé les négociations entamées entre les cabinets de St.-James et de Washington.

Des articles de ce genre sont beaucoup plus dangereux lorsque les nations en controverse parlent la même langue. Il ne s'écrit rien de provoquant sur une rive de l'Atlantique qui n'ait du retentissement sur l'autre. Ceci devrait inspirer prudence et modération aux organes de la presse de l'une et de l'autre nation.

Crise ministérielle en Angleterre.

Londres, le 27 juin.

Un interrègne ministériel est aujourd'hui une chose si ordinaire, lit-on dans le *Times*, qu'on peut facilement prévoir la marche des événements. Nous n'avons donc rien à annoncer qui s'écarte de la routine ordinaire de ces sortes de crises. Hier le premier ministre s'est rendu à *Osborne-House* pour offrir sa démission. On dit que Sa Majesté viendra lundi à Londres pour la commodité des rivaux politiques, mais probablement avant ce jour-là elle invitera lord John Russell à organiser un nouveau cabinet. Le marquis de Lansdowne se met, dit-on, à l'écart à cause de son âge et de ses infirmités. On ajoute que les ministres actuels resteront à leur poste jusqu'au milieu de la semaine prochaine, mais les explications ministérielles seront données lundi au parlement. Voilà les on dit.

Quant à savoir quel gouvernement doit sortir de ce commencement de crise, tout est encore pure conjecture. Le bruit public indique la réorganisation de l'ancien cabinet *whig*, mais la répartition des portefeuilles semble devoir compliquer la question que fera ce ministère et comment marchera-t-il? le peu qu'il nous est permis de connaître sur ce point rend l'incertitude plus grande encore. Un cabinet populaire, des hommes populaires et des mesures populaires, voilà des idées intelligibles sinon très-facilement réalisables. Nous pouvons concevoir l'avénement d'hommes d'Etat qui s'attacheraient de nouveaux adhérents, s'attireraient de nouvelles sympathies et étendraient le cercle de l'influence du parti *whig*. Il n'y a de progrès dans ce bas monde que par l'absorption continuelle d'éléments nouveaux par les éléments anciens. Tout ce qui est borné à son propre fonds et ne vise qu'à le reproduire et à le faire revivre est sur la pente de la ruine; mais, si nous en croyons certains bruits, on presse lord John Russell d'avoir recours à l'élément *whig* exclusif plutôt qu'aux moyens par lesquels les hommes d'Etat développent et perpétuent leur puissance.

Lorsque nous considérons le pacte sur lequel et par lequel lord John Russell doit gouverner, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer le courage de ces donneurs de conseils qui veulent qu'il livre à un seul coup de dé la dernière chance de ressaisir et garder le pouvoir, c'est-à-dire qu'il forme un cabinet *whig* pur.

Ce parti est évidemment en minorité. S'il obtient la majorité ce ne sera que par le concours de sir Robert Peel ou de lord George Bentinck. La situation de lord John Russell est désespérée s'il ne parvient pas à grossir le nombre de ses adhérents....

—

Le *Daily-News* engage vivement sir Robert Peel à faire un appel au pays par la dissolution du parlement. Après avoir dit que le chef du cabinet ne doit pas craindre de recourir à cette mesure et de faire ratifier par les électeurs sa grande politique, ce journal ajoute que sir Robert Peel s'appuie pour demander le concours de la nation, sur ses mesures commerciales et financières et sur ses mesures réellement bonnes et conciliantes à l'égard de l'Irlande, et il verra à ses côtés sur les hustings les principaux *whigs* dans tout le pays et les amis les plus dévoués de la cause libérale.

En recourant aux élections générales dans ce moment, et en se reposant sur les titres éminents que lui vaut sa politique commerciale, en opposition à la faction protectionniste, sir Robert Peel peut être assuré du succès et il donnerait par là une puissance irrésistible aux forces libérales du pays. Le parti protectionniste est désuni, sans chefs, sans système, sans principes pratiques pour former un lien ferme et durable entre ses membres. Les grandes villes sont pour sir Robert Peel et pour lord John Russell.

Le *Daily News* termine en déclarant que la politique de sir Robert Peel à l'égard de l'Irlande était de nature à rétablir la tranquillité dans ce pays et à l'attacher enfin à l'Angleterre; mais que le projet de bill de protection était une erreur fatale qui jurait avec le reste du système et auquel sir Robert Peel doit renoncer pour être conséquent avec les principes dont l'application a déjà porté de si heureux fruits.

Le *Morning-Post* ne cherche pas à dissimuler la joie que lui cause la retraite présumée du cabinet. Aux yeux du journal *tory* sir Robert Peel est déjà tombé; il n'admet pas la possibilité d'une dissolution.

«Nous nous réjouissons de le voir renversé dit l'organe du parti protectionniste, quoique les *whigs* doivent arriver au pouvoir d'où il est expulsé. Nous n'avons pas besoin de dire que nous n'avons aucune confiance dans les principes de la politique *whig*, et nous aurons probablement à combattre les mesures qu'ils présenteront. Mais du moins nous aurons à faire à un ennemi déclaré; quant à Peel, et à ses collègues, quelle confiance pouvait-on avoir en de pareils hommes? Personne ne pouvait juger de leurs vues exprimées aujourd'hui les vues qu'ils auraient six mois plus tard. Les arguments qu'ils émettaient dans une session, la session suivante était employée à les réfuter. Il vaudrait mieux pour un pays être soumis aux caprices du despotisme qu'au prétendu libéralisme de ces hommes sans fixité dans les idées et qui s'aventuraient à entreprendre les plus grandes choses avec autant de confiance que s'ils ne s'étaient jamais trompés.

Un tel gouvernement était vraiment intolérable.

Nous croyons que les *whigs* dirigeront les affaires du pays avec le parlement actuel; des trois partis qui sont aujourd'hui dans la chambre les *whigs* sont le plus nombreux, et il n'est pas probable dans aucun cas, que les protectionnistes appuient l'opposition que pourrait former sir Robert Peel, de manière à mettre à même ce *personnage distingué* de revenir au pouvoir.

« Nous attendrons les explications ministérielles, dit le *Globe*, qui doivent être données lundi soir, avant de juger les mérites et les fautes du parti qui quitte les affaires. Quant au parti qui va y arriver, nous avons tout lieu de croire que le différend ou la mésintelligence qui devint si fatale aux dispositions de lord John Russell en décembre dernier, n'existe plus et ne fera plus obstacle en conséquence à l'accomplissement de la mission qui pourrait lui être confiée par la reine.

Le *Morning-Herald* prend occasion de la défaite de sir Robert Peel et de sa retraite probable, pour passer en revue la vie politique de cet homme d'Etat. Il conclut de cette revue que sir Robert Peel est et a toujours été un ambitieux sans principes, sacrifiant ses amis et ses propres opinions à la soif du pouvoir.

Le journal *tory* aurait bien fait d'indiquer comme corollaire de cette appréciation peu bienveillante, les motifs qui l'ont décidé à abandonner il y a quelques mois à peine, la cause même du ministre déchu dans ses affections, après l'avoir vivement soutenue pendant cinq ans.

Le *Standard*, qui se trouve dans le même cas que son frère jumeau, le *Morning-Herald*, affecte de croire que le cabinet ne se retirera pas et qu'il dissoudra le parlement, toujours dans des vues d'ambition.

Le *Morning-Advertiser* exprime les mêmes vues que le *Times*, sur la formation d'un cabinet *whig*. Un cabinet formé par lord John Russell ou par le marquis de Lansdowne n'aura de chances de stabilité, que par l'adjonction de quelques noms du parti libéral avancé.

Ce journal exprime l'espoir que sir Robert Peel et ses amis appuyeront le ministère de lord John Russell.

—

La retraite du cabinet Peel a produit une vive sensation bien que depuis longtemps on s'attendît à le voir se démettre d'un pouvoir que les tracasseries incessantes d'anciens amis politiques devaient rendre insupportable à ce grand homme d'Etat.

La presse parisienne s'occupe presque exclusivement de cet événement; nous donnons ci-après l'opinion des principaux journaux:

L'EPOQUE. « Nous n'avons pas, pour notre compte, une confiance bien entière dans la constitution du cabinet *whig* qu'on s'accorde à nous annoncer. Ce n'est pas que nous éprouvions pour la personne de lord Palmerston ou de lord John Russell un éloignement systématique; mais nous nous souvenons, et nous croyons que le pays aussi se souvient. Nous n'avons point oublié qu'à l'époque où la politique du 1er mars, pour avoir compromis l'alliance anglaise, était en France l'objet d'une éclatante condamnation de la part du pays assemblé dans les colléges électoraux, à cette même époque, le ministère *whig*, pour avoir compromis l'alliance française, était en Angleterre l'objet d'une condamnation non moins éclatante de la part de la nation.

Le ministère *tory* et le ministère du 29 octobre sont nés dans les mêmes

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE LA HAYE. 1 JUILLET 1846.

LA VIE DE NELSON,

D'APRÈS SES DÉPÊCHES ET SA CORRESPONDANCE.

III.

1798 — 1801

L'attaque fut ajournée de quarante-huit heures par la nécessité de sonder les passes, et de replacer les bouées que les Danois n'avaient pas manqué de faire disparaître. L'amiral surveilla nuit et jour cette opération, et déclara, quand elle fut terminée, que le plus pénible de sa tâche était accompli. C'était le 1er avril au matin; la flotte anglaise tout entière se mit en mouvement, et vint prendre position à deux lieues de la ville, vers l'extrémité nord-ouest du Middel-Grund. Nelson partit alors avec le capitaine Riou, l'un de ses plus braves et plus habiles compagnons d'armes, pour aller examiner une dernière fois les dispositions de l'ennemi. De retour, vers une heure, sur son vaisseau *l'Eléphant*, qu'il avait choisi à cause de sa légèreté, il donna le signal d'appareiller, auquel toute la division répondit par un seul cri de joie. Les petits bâtiments, placés à l'avant-garde, essayaient et montraient la route aux vaisseaux de haut bord. On suivit ainsi le côté extérieur du banc de sable, on doubla son extrémité la plus éloignée, et justement à nuit close, on jeta l'ancre devant une pointe de l'île d'Amack appelée Draco; la division n'était pas alors à plus de deux milles des premiers bâtiments de la ligne ennemie. Tous les préparatifs du combat avaient été faits d'avance dans la soirée, et Nelson dit, en laissant tomber son ancre: « L'affaire commencera dès que j'aurai le vent pour moi. » Il était convenu que sir Hyde, avec le demeurant de la flotte, arriverait le lendemain matin sur les traces de Nelson pour menacer la batterie fixe des Trois-Couronnes, et les quatre vaisseaux de guerre que les Danois avaient placés, — deux à l'ancre, deux sous voile, — dans le chenal qui conduit au port.

Les Danois, cependant, n'étaient pas restés inactifs; aussitôt que les canonnades de Cronenberg eurent annoncé que la voie des négociations était désormais fermée, que la flotte anglaise traversait le Sund, et que la question se viderait décidément par les armes, un élan patriotique souleva la ville entière. Chacun offrit ses services; l'université seule fournit un corps de douze cents jeunes gens qui s'exercèrent sans relâche aux manœuvres de l'artillerie; la ligne de défense composée, nous l'avons dit, de carcasses immobiles, se chargea de soldats, de marins et de miliciens improvisés. Remarquons cependant que s'ils eussent été moins absorbés par leurs préparatifs, les Danois auraient pu faire éprouver de grands dommages à la flotte anglaise, retenue par un calme plat dans un ancrage étroitement limité, où des chaloupes canonnières pouvaient venir la bombarder sans périls. Elle était même sous le feu des batteries de l'île d'Amack, et plusieurs boulets partis de là tombaient parmi les vaisseaux de Nelson; mais tout à coup, et sans qu'on eût pu devenir le motif qui les arrêtait, les décharges discontinuèrent. On sut plus tard que la planche d'affût sur laquelle reposaient les mortiers avait manqué subitement, et que les Danois n'avaient pas trouvé moyen de la remplacer.

La nuit du 1er au 2 avril fut terrible pour Copenhague; à bord des navires anglais, peuplés de gens à qui les périls de toute sorte étaient depuis longtemps familiers, on ne songeait qu'à préparer le succès du lendemain. Nelson avait à souper un grand nombre de ses officiers, et, selon son habitude à la veille d'une bataille, se laissait aller à une gaieté expansive. Le repas fini, chacun des convives revint à son bord, sauf les capitaines Riou et Foley, qui demeurèrent avec Nelson pour arranger l'ordre de bataille et rédiger les instructions de chaque navire. En attendant, le capitaine Hardy, monté sur une petite barque, explorait le chemin qui séparait les Anglais de l'ennemi, et il alla sonder si près du premier vaisseau danois qu'il fut obligé d'employer une perche, de peur que le bruit du plomb jeté dans l'eau n'éveillât l'attention des sentinelles.

Les travaux assidus auxquels il se livrait depuis trois jours avaient complétement épuisé Nelson; son vieux domestique Allen, usant de cette espèce d'autorité que donnent de longs et affectueux services, le contraignit à s'étendre sur un matelas, mais sans obtenir qu'il cessât de dicter pour prendre quelque repos. Hardy revint à onze heures, annonçant que la passe était praticable. Deux heures après, les ordres furent complets, et six secrétaires, assemblés dans la première cabine, s'occupèrent à les transcrire. Nelson, de sa couche dure, les appelait l'un après l'autre, et hâtait leur travail, car un vent favorable commençait à se faire; au point du jour, on annonça qu'il était tout à fait bon. Les secrétaires achevèrent leur travail vers six heures; Nelson, qui, nonobstant ses fatigues, n'avait pas fermé l'œil de la nuit, prit alors un léger repas, et donna le signal à tous ses capitaines. Entre huit et neuf heures, les pilotes de la flotte reçurent ordre de venir à bord du vaisseau amiral. En les consultant, Nelson s'aperçut bientôt qu'il ne pouvait compter sur leurs lumières; la plupart avaient été contre-maîtres ou seconds à bord des vaisseaux marchands destinés au commerce de la Baltique, mais ils ne connaissaient exactement ni la hauteur des côtes à l'extrémité orientale du Middel-Grund, ni le chemin à tenir pour éviter les bas-fonds. Nelson les encourageait vainement à être décidés, explicites et prompts; le sentiment de leur ignorance prévalait en eux sur ses instances réitérées. Ce fut pour lui un moment d'angoisse dont il s'est toujours souvenu avec amertume: « J'ai vu dans le Sund, disait-il, ce qu'il en coûte de remettre l'honneur du pays à une bande de pilotes n'ayant d'autre pensée que la conservation des navires, d'autre sentiment que celui du danger attaché à leur responsabilité. Qui me connaît saura ce que j'ai eu à souffrir; il regardera comme mon plus grand mérite de m'être hasardé, malgré ces guides ignorants, dans des parages où nous pouvions tous périr. »

Après une longue délibération, le contre-maître de *la Bellona* se déclara prêt à conduire la flotte; les autres s'en remirent à son jugement; on les renvoya sur leurs navires respectifs, et à neuf heures et demie, les vaisseaux reçurent ordre de démarrer successivement.

L'*Edgar*, capitaine Murray, partit le premier, l'*Agamemnon* devait le suivre; mais, mal dirigé, il ne put doubler la pointe du banc de sable, et Nelson eut le chagrin de voir son vieux navire échoué sur le Middel-Grund, dans un moment où il pouvait être si utile. Le même accident arriva un peu plus loin à *la Bellona*, partie la cinquième, et au *Russel* qui suivait *la Bellona*. Ces deux navires, il est vrai, arrivèrent à portée de canon de l'ennemi, mais on n'en eut pas moins à regretter qu'ils n'eussent pu prendre le poste à eux assigné. Ce malheur serait arrivé à beaucoup d'autres navires de la division, si Nelson s'apercevant que *le Russel* et *la Bellona* n'obéissaient pas à ses signaux, qui étaient d'en venir aux mains avec l'ennemi, n'avait changé tout à coup l'ordre du convoi, dont il prit la direction et qu'il ramena dans le bon chemin; mais les trois vaisseaux échoués lui firent faute, surtout pour l'attaque de la batterie des Trois-Couronnes, qui ne put être tentée qu'avec des frégates.

Les accidents se multiplièrent, et le plan de Nelson, si bien conçu qu'il eût été, pouvait échouer par là. Nous venons de voir qu'il était réduit à neuf vaisseaux de ligne. De ses canonnières, une seule put prendre part à l'action; les autres, contrariées par les courants, ne parvinrent pas à doubler la pointe orientale du banc de sable. Deux bombardes seulement atteignirent leur poste sur le Middel-Grund et purent ouvrir sur l'arsenal le feu

Voir le *Journal de La Haye*, n° d'hier.

circonstances et d'une même pensée. La volonté des deux pays de maintenir la paix, de resserrer l'alliance qui les unit, a porté au pouvoir, en France, le parti conservateur, en Angleterre, le parti *tory*. Loin de diminuer [illegible] ou de l'autre du détroit, cette volonté n'a fait que s'affermir, se généraliser, à mesure que les populations ont pu mieux apprécier les avantages de cette alliance dont elles recueillaient les fruits.

Lord John Russell et lord Palmerston, en acceptant le pouvoir à la condition de continuer la politique de sir Robert Peel et de lord Aberdeen, pourront-ils répondre à toutes les nécessités de la situation, et revenir de leur passé jusqu'aux limites que leur impose le présent ? C'est ce qu'il nous paraît difficile d'attendre.

Nous n'avons ni défiances, ni préventions, ni rancunes obtinées; nous n'entendons nullement faire, dès aujourd'hui, une déclaration de guerre au futur cabinet anglais, quel qu'il soit; nous sommes même profondément convaincus que ce cabinet reconnaîtra, dans les sentiments d'estime et d'affection réciproque qui unissent aujourd'hui les deux peuples, aussi bien que les deux couronnes, la nécessité de continuer la politique qui a substitué l'accord, l'émulation et l'entente cordiale aux rivalités insidieuses, aux luttes sourdes, aux procédés irritants. Lord Palmerston nous a prouvé tout récemment qu'il comprenait cette nécessité et qu'il l'acceptait, en venant chercher en France à lever les obstacles qui l'avaient rendu impossible il y a quelques mois. Nous nous empressons même de reconnaître que le parti whig s'est conduit avec une grande loyauté, et a témoigné de la droiture et de la sincérité de ses intentions, en s'abstenant, comme nous l'avions attendu de son patriotisme, de combattre le bill de protection avant que le bill du tarif ne fût sorti des dernières épreuves. En cela, nous ne saurions omettre de le faire remarquer en passant, il a donné à l'opposition française un exemple dont elle aurait bien besoin de profiter.

Nous n'avons donc aucune raison pour nous prononcer *à priori* contre un cabinet *whig* ou contre lord Palmerston en particulier; mais le passé nous fait une loi d'être prudents et d'attendre les actes, et nous garderons toute la réserve qu'il nous impose.

Le *Journal des Débats* n'hésite pas à croire que M. Peel fût demeuré le maître de la situation s'il avait fait appel aux électeurs; mais il a préféré attendre, et il n'y a pas d'homme politique qui sache mieux choisir le moment. Les *whigs* vont hériter de M. Peel.

« Néanmoins, disent les *Débats*, nous croyons qu'il ne sera pas très facile à l'illustre chef du parti *whig* de compléter son administration de manière à satisfaire à toutes les exigences des temps et des circonstances. Le parti *whig* est de sa nature très exclusif et très aristocratique; il n'ouvre pas facilement ses rangs aux hommes nouveaux. Les événements qui se sont passés en Angleterre durant les dernières années ont fait une brèche énorme à l'ancienne constitution des partis. Il serait très aisé, sans aucun doute, de recomposer un ministère *whig* avec les éléments d'autrefois; mais il sera plus difficile de retrouver une majorité disposée à le suivre. »

LA PRESSE. « C'est samedi que sir Robert Peel a dû déposer sa démission entre les mains de S. M. la reine Victoria et quitter les affaires. La lettre dans laquelle nous puisons ces renseignements, en même temps qu'elle nous annonce que déjà sir Robert Peel faisait ses préparatifs de départ pour l'Italie, ajoute que le changement de ministère a lieu principalement en vue du mariage de la reine d'Espagne, à laquelle on voudrait faire épouser un prince de la maison de Cobourg, et l'on croit que le plus capable de faire réussir cette négociation et de triompher de l'opposition qu'elle rencontre de la part de notre cabinet est, sans contredit, lord Palmerston. Nous ne savons quel degré de confiance il faut accorder à cette nouvelle; ce que nous pouvons dire seulement, c'est qu'elle nous vient de la meilleure source. En tout cas, les deux gouvernements d'Espagne et de France sont avertis. »

La Société de commerce des Pays-Bas a affrété les navires suivants pour les Indes-Orientales :

POUR AMSTERDAM : *Momia*, capitaine van Wyk; *Straat Sunda*, capt. Kock; [illegible] *Sophia Catharina*, capt. Krelspoot; *Admiraal van Heemskerk*, capt. [illegible]bema; *Theodora et Sara*, capt. van Oosteroom; *Wilhelmina Arnolda*, capt. Mulder; *Decima*, capt. Bolhuis; *Anjer*, capt. N. N.; *Maria Susanna Hendrika*, capt. Knaap; *Willem Ernst*, capt. Wittebol; *Oceaan*, capt. de Boer, et *Java Koerier*, capt. Remits.

POUR ROTTERDAM : *Mary et Hillegonda*, capitaine Martens; *Twee Antonia's*, capt. Plug; *Erfprinses van Oranje*, capt. Kaleshoek; *Olivier van Noord*, capt. Verberne; *Ceram*, capt. Veltman, de Dordrecht, et *Generaal Baron van Geen*, capt. Weyland, de Dordrecht.

POUR DORDRECHT : *Jan van Hoorn*, capt. Bouten.

POUR MIDDELBOURG : *Minerva*, capt. van Boven.

Nous avons annoncé dans notre numéro de dimanche dernier la perte que vient de faire la Belgique de l'un de ses plus illustres enfants dans la personne de M. J. F. Willems, mort à Gand le 24 juin. Un de nos journaux, l'*Amsterdamsche Courant*, en publiant cette déplorable nouvelle, ajoute les lignes suivantes :

« En annonçant la perte funeste que viennent de faire les belles-lettres, nous ne pouvons rester en défaut de payer à notre tour notre hommage au talent éminent de l'homme qui non seulement sut conquérir par ses travaux littéraires l'estime de toute l'Europe savante, mais s'est aussi acquis chez nous une gloire véritable par ses vives sympathies pour notre littérature nationale. Membre de la seconde classe de l'Institut royal des Pays-Bas, il s'était intimement uni par ses travaux et ses rapports d'amitié à plusieurs de ses savants collègues. En tout temps il a prouvé son attachement à notre pays par des actes d'un courageux dévouement. Il fut un homme d'une probité éprouvée, un époux fidèle, un tendre père et un bon citoyen. Les amis de la littérature nationale en Belgique perdent en lui leur chef et un écrivain d'une habileté reconnue. Ami de Kemper, de Falck et de quelques-uns de nos hommes célèbres, il fut un de ceux qui, pendant la réunion des deux pays, soutint avec courage la lutte en faveur de la littérature, de l'histoire et de l'archéologie de notre pays. Il était impossible de rencontrer une personne plus affable dans les rapports de la vie sociale. Ses profondes connaissances, la pureté de son goût, son génie poétique et son ardent amour pour les arts de la civilisation, comme aussi pour la musique et les beaux-arts, sont trop généralement connus pour en dire davantage à ce sujet. Si la mort de Willems est pour la Belgique un événement à jamais déplorable, sa perte ne sera ni moins douloureuse pour les Pays-Bas, ni moins vivement regrettée chez nous.

C'est en grande partie à M. Willems que la littérature flamande doit sa renaissance; ses efforts, ses publications tendaient constamment au même but: celui de faire occuper à notre langue nationale le rang qui lui est dû. On doit à M. Willems entre autres ouvrages les suivants : *Histoire de la littérature flamande*; — *Topographie et antiquités de la ville d'Anvers*; — *Marie de Brabant*, poème flamand; — *Proverbes flamands* : — Le roman du Renard, en vers flamands; — *Chronique en vers de Jean van Heelu*, sur la bataille de Woeringen, publiée par la commission d'histoire, avec des notes et une préface de M. Willems; — *le Belgisch museum*, recueil périodique; — le recueil non achevé des vieilles chansons flamandes; un écrit sur l'étymologie des noms des villes et communes de la Flandre orientale, et plusieurs poésies et comédies flamandes, etc.

Atteint depuis quelque temps d'une indisposition qui ne lui permettait guère de travailler, M. Willems n'a pu commencer un grand nombre d'ouvrages qu'il avait projetés.

Nous avons fait connaître hier, d'après une lettre arrivée par la voie d'Angleterre, la composition du nouveau ministère brésilien. Un correspondant établi au Brésil nous envoie une autre liste qui ne diffère de la première qu'en ce qui touche le département de la justice et des cultes. C'est à M. Fernandez Torrès, et non à M. de Souza Magalhaens, que ce département est confié; notre correspondant nous donne d'ailleurs sur les membres de la nouvelle administration inaugurée à Rio-Janeiro les détails suivants :

A l'exception de M. Brito et de M. Torres, tous les membres du nouveau cabinet ont déjà été ministres et sont avantageusement connus dans le pays, surtout le baron de Cayru, homme très-modéré et éminemment capable : c'est lui qui a négocié le mariage de l'empereur avec la sœur du roi de Naples.

M. Brito, qui pour la première fois entre au ministère, est un des membres les plus distingués de la magistrature brésilienne, et comme jurisconsulte et comme juge intègre et impartial.

M. Fernandes Torres est un homme très-honorable, ancien professeur de droit et membre de la chambre des députés, qu'il a présidée dans la dernière session.

Il serait difficile d'assigner une couleur politique décidée à ce ministère, parce que l'on y voit figurer des [illegible] sition : en tout état de cause, ses membres sont parfaitement honorables.

Des nouvelles de Buenos-Ayres, en date du 8 mai, et apportées par le Coriolan, annoncent ce qui suit :

« Deux bricks sardes et un anglais sont parvenus pendant la nuit à forcer le blocus de l'escadre combinée devant Buenos-Ayres, et ont atteint la petite rade. Les commandants français et anglais, s'étant aperçus de cette violation flagrante, ont envoyé des chaloupes armées contre ces bâtiments qui furent bientôt atteints; comme les deux sardes étaient échoués, on a mis le feu à bord; quant au navire anglais, il a été ramené à portée de l'escadre et mis à la disposition du commandant de sa nation.

Un officier anglais, envoyé comme parlementaire à Buenos-Ayres, a été massacré par la populace ameutée; cet événement a produit la plus vive sensation. On ne sait encore quelle résolution vont prendre les forces combinées pour venger cet assassinat. »

Le gouvernement français a reçu trois rapports adressés d'Afrique à M. le ministre de la guerre. L'un d'eux, daté d'Alger le 19 juin, est de M. le gouverneur-général; M. le maréchal duc d'Isly annonce qu'il reçoit de tous les points des provinces d'Alger et d'Oran les renseignements les plus satisfaisants.

« Partout, dit M. le gouverneur-général, les communications sont libres, les convois se font sans escorte, les voyageurs, les marchands isolés vont jusqu'à nos postes les plus avancés à la lisière du désert. Des ouvriers civils sont partis de Médéah pour aller construire des maisons à Laghouat, à plus de dix lieues du Tell.

» Les Ouled-Nayl de sud-ouest ont rapporté d'eux-mêmes à Médéah les contributions de guerre, quoiqu'il n'y ait plus un seul soldat français dans leur pays lointain.

» MM. les colonels Renault et Roches continuent leurs opérations dans le sud-ouest du désert. »

M. le maréchal termine en donnant quelques détails sur la marche de la colonne expéditionnaire commandée par M. le colonel Renault, qui continue à se diriger vers le sud, sur les traces d'Abd-el-Kader. Ces détails sont confirmés avec quelques renseignements postérieurs, par un rapport de M. le colonel Renault lui-même, daté de Sidi-el-Hadj-ben-Ameur, le 9 juin.

Le colonel annonce la soumission de plusieurs tribus importantes, et entre autres de celle des Ouled-Sidi-Chigr. « Le 3, écrit-il, ces fiers représentants de la puissance religieuse étaient à mon camp, où ils ont passé la nuit. » Les chefs de cette tribu sont venus trouver le colonel Renault pour protester de la sincérité de leurs intentions pacifiques, et ils ont promis la soumission de plusieurs tribus sous leurs ordres.

M. le colonel Renault annonce qu'il continue sa marche vers El-Abiad-Djebel-Dalaa, et termine en se louant vivement du courage et de la constance des troupes dans leur marche pénible vers le sud.

— Les journaux belges publient le compte-rendu de la séance du conseil communal de Tournay dans laquelle a été agitée la question de la convention faite avec l'ordinaire de l'évêché pour l'Athénée de la ville.

Une résolution a été prise à l'unanimité. Elle a porté sur le remplacement, dans l'art. 2, des termes qui semblaient impliquer l'abandon par le conseil communal de son droit de nomination des professeurs, par une rédaction conciliante qui laisse, d'ailleurs, intact le droit de l'évêque à renoncer à la convention en cas de désaccord.

Le *Politique* veut voir dans cet amendement une porte ouverte à un rapprochement, d'autant plus que l'amendement émane de M. Thiéfry, l'un des échevins dont la responsabilité se trouve engagée dans le débat.

— On assure qu'une des premières mesures que prendra le nouveau pape, écrit-on de Rome, le 18 à la *Gazette d'Augsbourg*, sera de proclamer une amnistie générale pour tous les crimes politiques. Pie IX sera couronné le 24 juin.

Parmi les détails biographiques publiés par la *Gazette d'Augsbourg* sur le nouveau pape nous avons remarqué le suivant : le comte Mastaï Ferreti s'était destiné de bonne heure à l'état militaire; mais, sujet à des attaques d'épilepsie il ne put être admis au service. Il voulut alors entrer dans les ordres. [illegible] dans la carrière ecclésiastique. Il fit alors un vœu à Notre-Dame-de-Lorette et s'adressa à un saint prêtre, le P. Strambi, mort en 1824 et dont les vertus ont été jugées dignes des honneurs de la canonisation. L'humilité et le zèle évangélique du jeune Mataï frappèrent l'homme de Dieu, qui, prévoyant les hautes destinées auxquelles il était appelé, lui imposa les mains en lui disant : Assez, votre mal ne vous tourmentera jamais plus, et en effet, depuis lors Mataï n'a plus eu aucune atteinte de la terrible maladie !

Nouvelles de Suisse.

Zurich, 25 juin.

Les éléments de collision s'accumulent à mesure que nous approchons du moment où les partis se trouveront en présence, livrés à leur antipathie mutuelle. Le gouvernement du canton du Tessin est venu inopinément soulever au sein de la diète une question grave. On demande aujourd'hui à la diète de rendre un arrêté qui déclare les capitulations militaires avec les états étrangers incompatibles avec les institutions de la nation suisse,

---

de leurs mortiers, qui passaient par-dessus les deux flottes. L'amiral, ému de toutes ces contrariétés, parut en proie à des sentiments pénibles jusqu'au moment où toute la division se trouva engagée. Le combat, commencé à dix heures cinq minutes, ne fut général que vers onze heures et demie; alors l'artillerie danoise, montant à huit cents canons, tonnait à la fois contre les Anglais, et leur causait un dommage considérable; mais, au bruit de cette musique aimée, le front de l'amiral s'était éclairci, et sa physionomie joyeuse, sa conversation pleine de sel et d'enjouement, montraient à quel point ces crises étaient en harmonie avec son indomptable nature. Tandis qu'il arpentait à grands pas son gaillard d'arrière, un boulet vint frapper le grand mât, et dispersa de tous côtés des éclats de bois : « Il commence à faire chaud, dit l'amiral en souriant à un de ses officiers; rien n'empêche que pour nous tous cette journée ne soit la dernière. » Puis, s'arrêtant auprès de l'embelle : « N'importe, ajouta-t-il avec émotion, je ne voudrais pas être ailleurs pour bien des trésors. »

Les vaisseaux anglais et la ligne danoise n'étaient séparés que par une longueur de câble, ce qui rendait horribles les effets de l'artillerie; cependant, ni d'un côté ni d'autre, pendant une heure et demie, le feu ne se ralentit. Sir Hyde Parker, assez voisin du combat pour connaître tous les accidents défavorables qui avaient dû affaiblir Nelson, et pas assez pour juger les différentes alternatives du combat, éprouvait les plus vives inquiétudes; et, jugeant, au feu continu de la ligne danoise, que l'attaque allait échouer, il donna, vers une heure, le signal de cesser le combat. Le lieutenant placé en vigie dut en avertir Nelson, qui fit semblant de ne pas l'entendre, et continua sa promenade sur le pont. Au second tour, le même officier lui demanda s'il fallait répéter le n° 39 (le signal de la retraite) · « Non ! répondit l'amiral... attestez que vous l'avez reçu. » Et peu d'instants après, il le fit appeler pour savoir si le signal du combat était encore hissé. Sur sa réponse affirmative : « Veillez, continua-t-il, à ce qu'il reste en place. » Puis il reprit sa promenade, agitant le moignon du bras qu'il avait perdu, ce qui attestait chez lui une très-vive émotion : « Savez-vous, dit-il tout à coup à M. Ferguson, que l'amiral a hissé le n° 39 ? » Peu au courant des signaux, son interlocuteur lui demanda ce que celui-là signifiait. « Tout simplement de cesser le combat, » répondit Nelson. Puis, haussant les épaules et répétant ces paroles qui semblaient lui brûler les lèvres : « Cesser le combat !... que je sois damné si j'obéis !... Vous savez, Foley, continua-t-il en s'adressant à son capitaine, vous savez que je suis borgne... [illegible] de temps en temps !... » Et plaçant sa lunette sur l'œil dont il était privé, il dit avec une amère bonhomie : « Je vous assure que je ne vois pas le signal !... » Saillie héroïque dont le souvenir ne s'effacera jamais.

L'amiral Graves, placé de manière à ne pas discerner ce qui se faisait à bord de l'*Eléphant*, désobéit de même au signal de sir Hyde, soit par une heureuse erreur, soit, comme Nelson, de propos délibéré. Les autres navires, attentifs seulement à ce que faisait Nelson, n'interrompirent pas un seul instant la bataille.

Le n° 39 sauva pourtant la petite escadre commandée par Riou. Cet intrépide officier, avec deux frégates, *la Blanche* et *l'Aclmène*, deux sloops, *le Dart* et *l'Arrow*, deux brûlots, *le Zéphir* et *l'Otter*, s'était chargé d'attaquer la batterie des Trois-Couronnes, d'en éteindre les feux, et d'y débarquer un millier d'hommes pour la prendre d'assaut; mais cette tâche était au dessus de ses forces, et c'est tout au plus s'il aurait pu la remplir avec les trois vaisseaux de ligne qui lui avaient été primitivement accordés. Le feu de la batterie danoise écrasait la petite division, et quand fut donné le signal de la retraite, *l'Amazone*, sur le point d'être anéantie, n'avait plus d'autre alternative que d'y obéir : « Que va penser Nelson ? » s'écria tristement Riou, contraint de reculer. Blessé à la tête par un éclat de bois, il était assis sur un canon et encourageait ses hommes, lorsque, *l'Amazone* virant de bord et montrant sa poupe à la batterie des Trois-Couronnes, son secrétaire fut tué à côté de lui. Un autre boulet renversa plusieurs matelots qui halaient les bras de la grande voile : « Allons ! mes enfants, cria le capitaine, et mourons ensemble ! » Ces paroles étaient à peine prononcées, qu'un boulet le coupa littéralement en deux. Nelson, qui le connaissait depuis peu et qui l'avait pris en haute estime, regretta vivement cet officier, promis aux plus hautes destinées.

Les chances du combat étaient encore à peu près égales, car les vaisseaux danois avaient, sur ceux de Nelson, l'avantage d'être complètement démâtés, et d'offrir ainsi moins de prise à l'artillerie; leurs officiers, d'ailleurs, déployaient une intrépidité rare, et trouvaient dans leurs artilleurs le plus noble dévouement. M. de Lassen, qui commandait le *Provesten*, placé à l'extrémité méridionale de la ligne, fut attaqué par quatre bâtiments. Nelson comprenait bien qu'il importait avant tout de ne pas laisser à la défense l'appui des batteries placées sur l'île d'Amack. Ce capitaine se défendit jusqu'à ce qu'il eût fait tuer cinq cents de ses artilleurs, sur six cents qu'il commandait; les autres et lui se jetèrent à la nage pour fuir leur vaisseau livré à l'incendie, et ne pas amener pavillon.

Le prince royal de Danemarck, placé sur une des batteries, surveillait le combat et donnait ses ordres avec un sang-froid digne des plus vieux capitaines; on vint lui dire que *l'Indfoedsretten*, particulièrement exposé au feu des Anglais, avait perdu successivement tous ses officiers, et tout d'abord le capitaine Thura, frappé au commencement de l'action. Ce navire avait amené pavillon, mais les Anglais n'avaient encore pu l'aller chercher sous le feu des batteries qui le protégeaient : « Thura est mort, messieurs dit le prince aux militaires qui l'entouraient; personne de vous ne veut-il prendre son commandement ? » Un capitaine, que sa mauvaise santé avait forcé tout récemment de donner sa démission, réclama d'une voix affaiblie le poste mortel et se hâta de se rendre à bord. L'équipage, en le voyant, hissa de nouveau pavillon et lâcha une bordée aux Anglais. Schrodersee — ainsi se nommait ce brave officier, — ne trouva sur le pont du navire que des morts, des mourants et des blessés; et comme il se penchait pour appeler à bord les gens qui l'avaient amené, une balle vint le frapper mortellement. Un lieutenant dont il était accompagné prit alors sa place, et le vaisseau continua de combattre. On cite encore un jeune homme de dix-sept ans — Villemoes, nous reparlerons de lui, — qui s'attira dans cette mémorable journée l'admiration de Nelson lui-même; à titre de volontaire, il avait pris le commandement d'une batterie flottante, espèce de radeau grossier, sans mât et n'ayant pour tout rempart qu'un bordage de face çà et là percé de meurtrières; elle portait vingt-quatre canons et cent vingt hommes. Guidant, avec une adresse infinie, cette machine imparfaite, il l'amena jusque sous la poupe même de *l'Eléphant*, où les canons de retraite ne pouvaient l'atteindre, et là, — nonobstant la fusillade des soldats de marine, — il parvint à se maintenir jusqu'à l'issue du combat.

La flotte anglaise avait éprouvé de sérieuses pertes; elle faillit être détruite par le feu supérieur de l'ennemi qu'elle avait à combattre; beaucoup de gens y périrent, ainsi que sur *la Bellona* et surtout à bord du *Monarch*, qui plus que tous les autres vaisseaux de la ligne d'embossage, était exposé aux feux de la grande batterie; il avait en même temps à supporter celui du *Holstein* et de *la Zélande*; aussi perdit-il plus d'hommes qu'aucun autre navire dans tout le cours de la guerre maritime. L'équipage donna un singulier exemple du sang-froid que l'on peut conserver au milieu des dangers les plus terribles. Un boulet vint frapper la chaudière où cuisait le diner des matelots, et dispersa de tous côtés les morceaux de viande dont elle était remplie. Ne se souciant pas qu'ils fussent perdus, les matelots [illegible] pas un à terre, et mangèrent sans cesser le combat.

et qui porte défense de renouveler les capitulations existantes, quand le terme auquel elles doivent expirer sera venu.

D'autre part, et sur la proposition du canton radical de Thurgovie, les sept cantons précédemment unis par une ligue appelée : *Concordat de sûreté*, craignant peu de se mettre aujourd'hui en contradiction avec leurs propres antécédents, ont résolu de réclamer de concert auprès de la diète la dissolution de l'alliance défensive des cantons catholiques. Le directoire a provisoirement sommé le gouvernement de Lucerne de lui donner des explications catégoriques sur la nature et le but de cette alliance. Ce dernier n'a répondu à cette demande qu'en transmettant au Vorort un double du programme déjà publié des conférences de Lucerne.

Les étrangers sont fort nombreux en ce moment dans la Suisse centrale. Un grand nombre de familles anglaises y ont pris leurs quartiers d'été ; elles ont demandé et obtenu du gouvernement de Lucerne l'autorisation de célébrer leur culte dans le chef-lieu de ce canton.

Nouvelles et faits divers.

On lit dans le *Moniteur belge* :

M. Gachard vient de mettre sous presse la *Correspondance de Guillaume-le-Taciturne, prince d'Orange*, dont il travaillait, depuis plus de quinze années, à rassembler les éléments. Cette correspondance se compose d'au delà de 500 lettres, toutes inédites, dont la plupart sont conservées dans nos archives d'état : les autres ont été tirées des archives de Gand, d'Anvers, de Lille, des archives des affaires étrangères et des archives du royaume à Paris, de la bibliothèque du roi dans la même capitale, et enfin des archives royales de Simancas.

On sait que M. Groen Van Prinsterer, conseiller d'Etat en Hollande, a publié, avec l'autorisation du feu roi Guillaume 1er, sept volumes de lettres et pièces extraites des archives de la maison d'Orange, et relatives aux années 1551—1581. Cette collection, que l'éditeur a enrichie des trésors d'une érudition solide et d'une critique aussi impartiale que judicieuse, a obtenu dans l'Europe savante le succès dont elle était digne ; elle est désormais indispensable à quiconque veut étudier, dans ses causes et dans son caractère, notre grande révolution du XVIe siècle. On doit reconnaître toutefois qu'il y existe des lacunes importantes. Ainsi, l'on n'y trouve presque rien sur les rapports officiels que Guillaume le Taciturne eut avec le gouvernement des Pays-Bas, jusqu'à l'époque de sa retraite en Allemagne, en 1567, et les négociations qui eurent lieu avec ce prince, sous le gouvernement du grand commandeur de Castille, de don Juan d'Autriche et d'Alexandre Farnèse, sont loin d'y être complétement éclaircies.

Ces lacunes seront comblées par la publication de M. Gachard. Le directeur de nos archives a laborieusement recueilli, dans toutes les liasses de ce dépôt où il pouvait s'en rencontrer, ainsi que dans les nombreuses collections de documents qu'il a visitées en Belgique et à l'étranger, les lettres adressées à Guillaume-le-Taciturne ou écrites par lui : beaucoup de ces dernières sont entièrement autographes. Il a eu le bonheur de trouver, entre autres, la correspondance échangée entre Guillaume et le cardinal de Granvelle, dans le temps qu'ils vivaient en bonne intelligence ; les lettres que le prince écrivit à la reine Marie et à Philippe II, en 1555, lorsqu'il commandait l'armée près de Philippeville ; celles qu'il adressa à la duchesse de Parme, [illegible] durant sa mission à Anvers ; toute sa correspondance comme gouverneur de Hollande, de Zélande et d'Utrecht ; les dernières lettres qu'il envoya à Philippe II et à la gouvernante, avant de quitter les Pays-Bas, etc., etc.

La *Correspondance de Guillaume-le-Taciturne* sera suivie d'un recueil de pièces également inédites sur l'assassinat de ce prince. Les archives de Simancas ont fourni sur ce sujet, à M. Gachard, les révélations les plus curieuses. Il est parvenu aussi, mais non sans beaucoup de peine, à se procurer les lettres de rémunération et les lettres d'anoblissement accordées par Philippe II à la famille de Balthazar Gérard. C'est dans une bibliothèque privée qu'il a découvert ces dernières ; elles n'existent dans aucun dépôt public.

La *Correspondance de Guillaume-le-Taciturne* formera deux ou trois volumes in-8°. C'est le libraire Vandale à Bruxelles qui en est l'éditeur.

— Il paraît certain maintenant qu'Ibrahim-Pacha sera obligé de retourner à Alexandrie, sans avoir été reçu officiellement à la cour de la reine d'Angleterre. Pendant les quinze premiers jours de son séjour à Londres, on a eu le prétexte de la position de la reine qui, cependant, était accouchée [illegible] le recevoir dans le courant de juin. Mais à peine a-t-elle eu fait ses relevailles qu'elle est partie pour l'île de Wight, d'où elle ne doit revenir que le 8 juillet. C'est vers cette époque aussi que le prince égyptien compte quitter l'Angleterre, et il est probable qu'il se retirera fort peu satisfait de la réception qu'il a eue en Angleterre. On sait le motif qui s'oppose à la présentation d'Ibrahim-Pacha à la cour d'Angleterre. Elle ne pourrait avoir lieu que sous les auspices de l'ambassadeur de Turquie, et Ibrahim-Pacha se soucie peu de se montrer à la reine en qualité de sujet de la Porte. On sait que la même question d'étiquette avait donné lieu à de nombreuses négociations lors de la présentation du prince à la cour des Tuileries ; mais on y avait adopté un *mezzo-termine* que le ministère anglais paraît avoir repoussé.

— Dans une des dernières séances de la chambre des représentants à Washington, M. Johnson, du Tenessée, a demandé la parole pour un fait personnel : M. Davis, du Mississipi, dit l'orateur, a prétendu hier que ni un forgeron ni un tailleur (*tailor*) n'auraient pu obtenir les succès qui viennent d'être obtenus à Rio-Grande, aussi bien que des tacticiens. Or, j'appartiens à la classe désignée par M. Davis, celle des tailleurs. — M. Davis : Permettez, j'ai voulu dire tout simplement que la science de la guerre s'acquiert par l'étude, et un forgeron ou un tailleur n'auraient pas, je le répète, obtenu les succès qui viennent d'être réalisés à Rio-Grande ; un avocat, un docteur n'y auraient pas été plus habiles : je n'ai nullement entendu, par ce peu de mots, créer des distinctions et des catégories désagréables. — M. Johnson : Lorsqu'on s'attaque aux industriels, je vous en préviens, je suis d'une excessive susceptibilité, et je me regimbe, que le coup parte d'en haut ou d'en bas, que l'attaque vienne d'un whig ou d'un démocrate ; or, à mon avis, dire qu'un forgeron et un tailleur n'auraient pas obtenu ces résultats, c'est prétendre que tout le monde, eux exceptés, eût pu le faire. Autrefois on disait qu'il fallait neuf tailleurs pour faire un homme ; aujourd'hui il faut neuf hommes pour faire un tailleur. Le général Taylor peut être tailleur (*tailor*) de profession aussi bien que de nom, cela ne l'empêche pas de se connaître dans l'art de la guerre. Adam était tailleur, il cousait ensemble des feuilles de figuier. L'orateur s'échauffe et cite une foule de héros, hommes d'Etat, philosophes de l'antiquité et du moyen-âge et des temps modernes qui étaient des industriels.

— Un correspondant de Naples écrit au *Courrier de Marseille* :

« Nous venons d'avoir ici une alerte que l'on aurait bien pu prendre pour une émeute politique et dont voici les plaisants détails :

»Dans les habitudes de la population napolitaine, le *fui-fui* occupe un rang distingué. C'est comme un trait du caractère national. Or, on appelle *fui-fui* une sorte de panique spontanée que le caractère impressionnable et ardent des Napolitains rend très fréquente dans les réunions nombreuses, surtout au milieu des foules que la curiosité attire dans les lieux publics.

»Nous venons d'avoir à Naples un magnifique *fui-fui*, qui dépasse peut-être ce qu'on connaissait de plus renommé en ce genre.

»C'était le jour de la Fête-Dieu (11 juin) ; une magnifique procession se déroulait majestueusement dans les principales rues ; le roi, selon l'antique usage, suivait le *Corpus Domini* ; le nombre des curieux était immense, car la journée était belle ; le soleil inondait tout de sa lumière, et c'était un attrait pour les Napolitains chez nous ; sans le soleil point de fêtes. De belles troupes s'échelonnaient dans la procession ou formaient la haie. L'on avait apporté sur les places et dans les rues, des bancs, des chaises et mille autres moyens d'exhaussement destinés aux plus curieux ; la foule était compacte sur la place San-Dominico-Maggiore. La procession venait de franchir cette place, lorsqu'un agent de police, ayant voulu élargir la voie, poussa vivement un homme du peuple en lui enjoignant de quitter le banc sur lequel il se trouvait ; cet homme résista ; l'agent menaça de faire usage de son arme ; l'homme du peuple se pencha en arrière pour éviter le coup, et, dans ce moment, il tomba. La foule crut qu'il venait d'être frappé ; un grand désordre se fit sur ce point ; d'autres personnes tombèrent à leur tour et en entraînèrent d'autres ; aussitôt le terrible *fui-fui* se fit entendre, et tout à coup la foule entière s'ébranla.

»Les spectateurs, montés sur leurs frêles soutiens, s'écroulèrent tous à la fois les uns sur les autres : en un clin-d'œil tout disparut, et la place se trouva jonchée de blessés, de contusionnés et de toutes sortes de débris. Les soldats qui formaient la haie avaient alors un genou en terre, serrant d'une main leur fusil et de l'autre leur schako ; dans cette position ils n'avaient aucune solidité ; aussi furent-ils tous renversés par le flot irrésistible. Les prêtres et les moines se sauvaient avec leurs ornements et leurs torches ; il est difficile de se faire une idée de la confusion et du désordre occasionés par cet étrange incident. »

— On a reçu, par la voie des Etats-Unis et de l'Angleterre, la nouvelle de la mort de M. Aimé Bonpland, le célèbre naturaliste français :

M. Aimé Bonpland est né à la Rochelle, vers 1772. Venu fort jeune à Paris pour y étudier les sciences naturelles et la botanique, il y rencontra, en 1797, M. Alexandre de Humboldt, l'infatigable voyageur prussien, venu en mission à Paris avec son frère Guillaume. Ils durent faire ensemble un voyage en Orient, à la suite de l'armée d'Egypte ; mais cette excursion scientifique ayant rencontré des difficultés pour obtenir l'autorisation de suivre l'armée française en Orient, M. de Humboldt quitta Paris et demanda au cabinet espagnol la permission d'aller explorer les possessions espagnoles de l'Amérique. Cette permission lui fut accordée, et il écrivit à M. Bonpland de venir le rejoindre à la Corogne. Ils arrivèrent au mois de juillet et 1799 à Cumana, et depuis cette époque jusqu'en 1804. M. Bonpland partagea tous les travaux scientifiques et les périls de M. de Humboldt. A leur retour en Europe, ils travaillèrent ensemble à l'ouvrage intitulé : *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent, fait en* 1799, 1800, 1801, 1802, 1803 *et* 1804.

M. Bonpland obtint de l'impératrice Joséphine la place d'intendant des jardins de Navarre et de la Malmaison ; c'est là qu'il écrivit un opuscule qu'il publia plus tard sur les plantes que l'on cultivait dans ces deux domaines de l'impératrice.

Vers 1810, M. Bonpland s'embarqua de nouveau pour Buenos-Ayres ; il séjourna quelque temps à Candeluria, au sud du Parana, sur le territoire d'Entre-Rios. Il s'occupa activement de mettre en état de rapport quelques plantations du Paraguay. A la fin de 1821, son établissement fut détruit, et lui-même fait prisonnier par le dicateur Francia. Il est resté pendant dix ans prisonnier de ce dictateur, qui lui permit enfin d'aller s'établir à Corrientes. C'est dans cette ville qu'il est mort, il y a quelques mois.

— La corvette de guerre suédoise *Carlskrona*, qui croisait depuis quelques mois dans les mers des Indes occidentales, a fait naufrage le 9 mai au sortir du port de la Havane. Le capitaine et 119 personnes ont trouvé la mort dans les flots. Dix-sept seulement ont pu se sauver et ont été recueillies par un navire américain. A bord du *Carlskrona* se trouvaient seize jeunes lieutenants de la marine royale suédoise qui avaient sollicité la permission spéciale de pouvoir prendre part à cette expédition pour connaître ces parages. Deux d'entr'eux sont parvenus à se sauver à bord de la chaloupe.

— Un journal français prétend que les chagrins domestiques auraient contribué presqu'autant que la fatigue des affaires à la décision que vient de prendre sir Robert Peel. Nous avions déjà vu dans les petits journaux de Londres le fait dont il est question, et nous avions cru devoir imiter les réserves des journaux plus sérieux et plus dignes qui s'étaient imposé un silence à-peu-près absolu à cet égard. Mais aujourd'hui, la cause des chagrins qui ont si vivement affecté sir Robert Peel est trop publique pour qu'il y ait aucun inconvénient à en parler. Voici de quoi il s'agit :

Le fils aîné de sir Robert Peel avait contracté de très-bonne heure une passion effrénée pour le jeu. Après avoir payé pour lui à plusieurs reprises des sommes assez considérables, sir Robert Peel l'envoya en Espagne en qualité d'attaché à l'ambassade. Il y avait deux ans qu'il était à Madrid, et il venait d'être nommé premier secrétaire de la légation anglaise en Suisse. Avant de se rendre à son nouveau poste, il était allé passer une quinzaine de jours à Londres, et c'est alors que se laissant aller à une passion mal étouffée, il a perdu au jeu la somme de 60,000 livres sterlings (720,000 fl.) pour laquelle il a souscrit des lettres de change, que sir Robert Peel a refusé de payer à l'échéance et pour lesquelles le premier secrétaire de légation a été écroué à la prison pour dettes. Voilà les détails auxquels il a été fait allusion depuis quelques jours, et que nous donnons sans en garantir l'exactitude.

— *Divorce pour cause d'athéisme.* — La *Gazette des Tribunaux* publie la correspondance suivante sous la date de Berlin, le 20 juin, et dont nous lui laissons toute la responsabilité :

« Il y a environ trois ans, les époux Aston, natifs de Londres, arrivèrent à Berlin avec leur fille, alors âgée de deux ans, et bientôt après ils y fixèrent définitivement leur résidence en vertu d'une autorisation spéciale émanée du ministre de la justice.

»Vers la fin du mois de février dernier, le sieur Aston forma une demande en divorce contre sa femme, se fondant sur ce que celle-ci, depuis quelque temps, professe ouvertement l'athéisme, et, en même temps, il demandait qu'elle fût condamnée à lui remettre leur fille, parce que, disait-il, il ne pouvait confier à une athée l'éducation d'une enfant qui, par le baptême était entrée dans la communauté chrétienne.

»Le tribunal de première instance de Berlin, après avoir recueilli de la bouche de Mme Aston l'aveu qu'elle ne croyait pas en Dieu, vit dans ce seul fait un motif suffisant pour faire droit à la double demande du sieur Aston. En conséquence, il rendit un jugement qui déclarait les deux époux divorcés, et ordonna à Mme Aston de remettre leur enfant à M. Aston dans le délai de huit jours.

»Mme Aston se pourvut en appel contre cette sentence ; mais la cour royale de Berlin, jugeant en dernier ressort, l'a confirmée purement et simplement.

»Une heure à peine après le prononcé de l'arrêt de la cour, Mme Aston reçut du directeur de la police une lettre où ce magistrat lui notifiait que M. le ministre de l'intérieur venait de prendre un arrêté qui révoquait l'autorisation à elle accordée de demeurer à Berlin, et qu'il lui enjoignait de quitter cette ville dans le délai de deux jours, et le royaume dans celui de huit jours.

— Un peintre anglais, M. Haydon, vient de se suicider à Londres, dans son atelier. Sa femme et ses filles, qui occupaient l'appartement au-dessous de l'atelier, avaient cru entendre comme une détonation, mais les troupes faisant l'exercice dans le voisinage, elles n'avaient plus fait attention à ce bruit ; elles avaient entendu aussi le bruit d'un corps assez pesant sur le parquet ; mais M. Haydon ayant l'usage de changer lui-même de place ses plus grands tableaux, on ne s'était pas occupé davantage de ce bruit. Un des amis du défunt, M. Coulton, a trouvé le malheureux étendu mort dans son atelier. Sur une table étaient plusieurs lettres : une, adressée à sa femme, lui demandait pardon du chagrin que cet acte de désespoir allait lui causer ; il y exprimait l'espoir que sir Robert Peel prendrait en considération qu'il avait gagné une pension pour sa veuve ; il ordonnait ensuite de disposer d'un mandat de 50 liv. st. qu'il avait reçu quelques jours auparavant sur la caisse particulière de sir Robert Peel. Il laissait encore trois lettres adressées à sir Robert Peel, à sir G. Cockburn et à M. Talfourd.

Deux heures après avoir reçu la lettre de M. Haydon, sir Robert Peel faisait réponse à M. Coulton, ami et exécuteur testamentaire du peintre. Après avoir exprimé toute la peine qu'il prenait à ce triste évènement, sir Robert Peel mandait à M. Coulton que, craignant que la famille de M. Haydon ne fût dans la gêne, il envoyait un mandat de 200 liv. sterl. sur la caisse des gratifications de la reine, afin de donner à la famille quelque assurance. Le très-honorable baronnet ajoutait qu'il pensait que l'on pourvoirait aux besoins de la veuve. Du reste, il achevait en offrant généreusement sa bourse et son influence personnelle. Sur la table était un autre papier, inti-

---

Vers deux heures, le feu des Danois cessa par degrés d'être aussi bien nourri, et le colonel Stewart rend compte, en ces termes, de ce qui se passa dans ce moment à bord du vaisseau amiral.

« Après que *le Dannebrog* eut cessé de tirer, et lorsqu'on le vit flotter à la dérive, on jugea la bataille terminée, au moins en ce qui concernait la ligne des bâtiments que nous avions à notre arrière. Il n'en était pas de même pour ceux qui nous faisaient face, ni pour la batterie des Trois-Couronnes. D'ailleurs, soit ignorance des usages militaires, soit parce que les renforts qui arrivaient sans cesse à bord des bâtiments dont nous avions éteint le feu, ne tenaient aucun compte de ce qu'auparavant ces navires avaient amené pavillon, les chaloupes envoyées pour assurer nos prises étaient repoussées à coups de canon, soit par les vaisseaux capturés eux-mêmes, soit par la batterie de l'île d'Amack. Ceci fit perdre patience à lord Nelson : — « Il faut, remarqua-t-il assez naturellement, que j'envoie à terre et que ces manœuvres tout à fait irrégulières cessent à l'instant même, ou bien que nous lâchions nos brûlots, et que ces vaisseaux soient incendiés jusqu'au dernier. » A ces mots, il se retira sur la galerie de poupe, et ce fut alors qu'il écrivit sa fameuse adresse aux Danois. Voici la teneur de ce document historique.

« Le vice-amiral Nelson a reçu ordre d'épargner le Danemark aussitôt qu'il cesserait de résister. La ligne de défense qui couvrait son rivage a baissé pavillon devant celui de la Grande-Bretagne. Mais si le feu de la ville continue, l'amiral sera contraint de livrer aux flammes les vaisseaux qu'il a déjà pris, sans qu'il lui soit possible de sauver la vie aux braves qui les ont si noblement défendus. Les braves Danois sont nos frères, et ne devraient jamais se montrer nos ennemis. »

Cette proclamation était adressée :

AUX FRÈRES DES ANGLAIS, AUX BRAVES DANOIS.

Le secrétaire qui la copia sur le manuscrit de Nelson (c'était le munitionnaire de l'*Eléphant*) a donné les détails suivants dans une lettre adressée, en 1843, au peintre Haydon :

« Lord Nelson écrivit sa note sur le revêtement supérieur du gouvernail, et tandis qu'il écrivait, je copiais, tous deux debout. L'original fut mis sous enveloppe, et scellé de ses armes. Tout d'abord et vu l'urgence, j'avais voulu la clore avec un pain à cacheter, mais l'amiral ne voulut pas le permettre. Il demanda un flambeau, fit fondre lui-même la cire, et prit soin que l'empreinte fût aussi nette, aussi régulière que possible. — Ce n'est pas le moment de paraître pressé, ni de manquer à l'étiquette, me fit-il remarquer en même temps. L'homme qui rapporta le flambeau dans le poste des malades, où on l'avait emprunté, fut tué en y descendant, et ne reparut plus sur le pont. »

Sir Frédérick Thesiger, qui remplissait auprès de Nelson les fonctions d'aide de camp, fut chargé de porter, sous pavillon parlementaire, la note qu'on vient de lire. Pendant son absence *la Défence* et *le Ramillies*, appartenant à la division restée sous les ordres de sir Hyde Parker, se rapprochèrent assez pour inquiéter l'ennemi, — sinon pour lui porter un dommage réel, — et leur présence fit taire le reste de la ligne danoise, à l'est de la batterie des Trois-Couronnes. Cette batterie, néanmoins, ne cessa pas de tirer. Rien, nous l'avons vu, n'avait pu s'en emparer, faute des vaisseaux qui étaient destinés à cette attaque, et vers la fin du combat, quinze cents Danois étaient venus l'occuper ; on avait abandonné, comme impraticable, l'idée de la prendre d'assaut.

Nelson, cependant, tint conseil avec les capitaines Freemantle et Foley, pour savoir s'il conviendrait d'avancer, avec les vaisseaux qui avaient le moins souffert, contre cette partie de la ligne ennemie, restée intacte jusqu'alors. Mais leur opinion très-arrêtée fut qu'il fallait profiter du vent, qui continuait à être favorable, pour tirer la division de la passe difficile où on s'était engagé. Cet avis, donné par deux marins aussi déterminés, prouve qu'ils étaient loin de penser que les Danois fussent à bout de résistance, et qu'ils entrevoyaient de grands périls à rester sous le feu de Copenhague (1).

Leur conseil allait prévaloir, quand, une demi-heure après le départ du capitaine Thesiger, un officier danois (l'adjudant-général Lindholm) vint à bord de *l'Eléphant* sous pavillon de trêve ; en même temps la batterie des Trois-Couronnes cessa de tirer, et le combat, qui durait depuis quatre heures, s'arrêta de toutes parts. Le prince royal faisait demander « dans quel objet la note de Nelson avait été envoyée ? » L'amiral lui répondit sur l'heure :

« Le seul objet que lord Nelson ait pu avoir en proposant une trêve a été d'obéir aux lois de l'humanité. Il consentira de grand cœur à la cessation des hostilités, et à ce qu'on rapporte à terre les blessés danois. Lord Nelson se réserve de retirer ses prisonniers valides, et de brûler ou d'emmener, comme il le jugera convenable, les bâtiments capturés. Lord Nelson, en présentant ses respects à Son Altesse Royale, lui demande la permission d'ajouter qu'il se regarderait comme ayant gagné la plus grande et la plus désirable de ses victoires, si le pavillon de trêve propageait aujourd'hui une paix durable, un heureux accord entre le Très-Gracieux souverain de la Grande-Bretagne et Sa Majesté le roi de Danemark. »

Cette lettre portait pour suscription : *Au Gouvernement Danois.* Dès que le capitaine Thesiger fut parti pour la rendre aux mains du prince, Nelson, qui ne perdait jamais une occasion favorable, profita de la circonstance pour tirer ses vaisseaux les plus compromis des positions où ils se trouvaient engagés. Le signal fut donné aux premiers bâtiments de démarrer immédiatement. Ils avaient des bas fonds à traverser ; plusieurs d'entre eux étaient fort endommagés, et cette manœuvre enfin devait s'accomplir sous le feu de la batterie des Trois-Couronnes.

Le premier qui se mit en marche fut le *Monarch*, si complétement avarié, qu'un vent un peu fort aurait suffi pour faire tomber toute sa mâture. Il avait reçu vingt-six boulets dans sa coque. Pas un hauban ne lui restait. Gêné dans ses manœuvres, ce bâtiment échoua sur un banc de sable, que *le Gange* parvint à lui faire franchir. Deux autres, *la Défiance* et *l'Eléphant*, s'engravèrent à un mille de la batterie des Trois-Couronnes, et y demeurèrent plusieurs heures ; nonobstant les efforts des équipages épuisés de fatigue, Nelson quitta son bord, pour suivre l'*Indholm*, aussitôt après que *l'Éléphant* eut touché. Le ciel s'était soudainement couvert de nuages ; le pavillon blanc flottait sur des navires démantelés et couverts de blessés, de mourants, de cadavres encore sans nom, et parmi lesquels le deuil de chacun allait venir chercher quelque parent, quelque ami, quelque compagnon d'armes. Le *Dannebrog*, qui brûlait depuis trois quarts d'heure, et qui sauta quelques minutes après, complétait l'horreur de ce spectacle accablant. L'amiral en fut vivement ému.

(1) Ceci confirme, à certains égards, le récit de M. Thiers, qui dit en parlant de l'empressement avec lequel on accueillit le parlementaire envoyé par Nelson : « Ce fut une faute ; car, encore quelques instants, et la flotte de Nelson, presque mise hors de combat, était obligée de se retirer à moitié détruite. Une sorte de négociation s'établit, et Nelson en profita pour quitter sa ligne d'embossage. Tandis qu'il se retirait, trois de ses vaisseaux, complétement avariés, ne pouvant plus manœuvrer, échouèrent sur le *Middel-Grund*. Si, en cet instant, le feu avait duré encore, ces trois vaisseaux eussent été perdus. » (*Histoire du Consulat et de l'Empire*, tome II, page 416.)

(La suite à demain.)

tule : *Dernières Pensées de Haydon à dix heures et demie.* Un des points principaux qui y étaient tracés, était une comparaison entre Napoléon Bonaparte et le duc de Wellington.

Le malheureux s'était manqué avec son pistolet et il avait été chercher le rasoir dont il s'était asséné deux coups dans la gorge.

Le coroner doit faire une enquête.

— Un journal d'Alsace raconte que, dimanche dernier, un accusé, sur le sort duquel le jury était en délibération, parvint, sous l'impression fébrite de la peur d'une condamnation à mort, à tromper, par un brusque mouvement, la surveillance de ses gardiens, et s'élança par une fenêtre élevée de plus de six mètres. Ce malheureux fut relevé presque mourant au moment même où le jury prononçait un verdict d'acquittement.

— On lit dans le *Courrier des Etats-Unis* :

Une lettre, que nous venons de recevoir de San-Antonio de Bexar (1), contient d'épouvantables détails sur les meurtres et les déprédations que les Indiens, particulièrement les Comanches et les Lipans, commettent en ce moment dans l'ouest du Texas. Tous les hommes valides qui se trouvaient sur les colonies de New Braunfels, de Castroville et du lac Quihi, se sont enrôlés au service des Etats-Unis et ont été rejoindre le corps d'armée du général Taylor. Les Indiens, profitant de ces nombreux départs, se sont précipités sur les vieillards, les femmes et les enfants ; ils ont incendié les maisons, les récoltes de maïs, et comme traces de leur passage, ils laissaient des cadavres horriblement mutilés, des femmes violées ; ils ont, en outre, emmené beaucoup d'enfants en esclavage.

« La société commerciale des princes allemands qui se sont engagés à coloniser les environs des montagnes de San-Saba, n'est pas heureuse dans ses projets ; elle avait dirigé un convoi de plus de cent waggons vers cette future colonie ; les Comanches ont assailli les émigrants. Après un combat à outrance, les Allemands, écrasés par le nombre, ont été obligés de s'enfuir, laissant un grand nombre de morts et de blessés entre les mains des sauvages, qui ont pillé et incendié les cent waggons. Le chargement de ces voitures contenait toute la fortune et l'espérance des malheureux émigrants.

« L'imprévoyance des colonisateurs est devenue proverbiale : ce sont des spéculateurs de terres qui font, depuis que la traite des noirs est abolie, la traite des blancs avec beaucoup moins d'humanité et de ménagement qu'on n'en avait pour les Africains. »

— On lit dans le *Standard* :

On s'entretenait ces jours-ci à Liverpool de deux jeunes servantes qui avaient endossé le costume de marin et qui n'avaient été reconnues qu'au moment de subir l'inspection médicale qui précède l'enrôlement des individus qui veulent entrer dans la marine royale. La plus âgée de ces jeunes filles, qui a dix-huit ans, se nomme Harriet Palmer ; la seconde, qui n'en a que dix-sept, se nomme Caroline-Sarah Abbey. Toutes deux sont fort jolies, intelligentes et de moyenne taille. Nos deux amies étaient servantes à l'auberge Blue-Bell, à Hull. Il paraît que c'est Caroline qui la première conçut le projet de se rendre à Liverpool pour s'y embarquer, n'importe en quelle qualité, sur quel navire et pour quel pays. Cette idée séduisit Harriet.

Leurs amants étaient matelots, et ils leur envoyaient quelquefois de glorieux et magnifiques récits des choses qu'il avaient vues. Les jeunes filles résolurent de suivre la même carrière, peut-être aussi espéraient-elles, dans leurs voyages, les rencontrer tôt ou tard. En conséquence, elles prirent des habits de matelots, et se mirent en route pour Liverpool. En arrivant à Manchester, leurs fonds se trouvèrent si bas qu'elles furent obligées d'aller à pied à Liverpool. Dès leur arrivée, on les vit toujours en compagnie de matelots, mangeant et buvant avec eux, et couchant dans la même chambre qu'eux. Elles demandèrent des places dans plusieurs bureaux maritimes, et le capitaine d'un navire marchand offrit de prendre Caroline à son bord ; mais elle refusa, ne voulant pas se séparer d'Harriet. Enfin un jeune homme qu'elles avaient rencontré leur conseilla d'entrer comme novices à bord d'un vaisseau de guerre.

[illegible] Water-street [illegible] chirurgien, M. Craig. Arrivées dans le cabinet du chirurgien, elles ôtèrent leurs vestes, leurs chapeaux, leurs souliers, et déclarèrent alors, au grand ébahissement de M. Craig, qu'elles n'étaient pas ce qu'on les croyait.

Toutefois elles le conjurèrent de passer sur cette difficulté et de leur permettre d'entrer au service de S. M. Mais il était impossible d'obtempérer à une pareille requête. De chez le chirurgien, les deux amies furent conduites au bureau de la paroisse, où elles furent parfaitement bien traitées. Elles ont passé la nuit dernière dans une maison respectable, et on leur a fait reprendre des habits de femme. On va les renvoyer à Hull, leur pays.

VARIÉTÉS.

UNE GUERRE EN SONORA.

SOUVENIRS DES CÔTES DE L'OCÉAN PACIFIQUE.

(*Suite.* — Voir notre n° d'hier.)

Une grêle de balles répondit à cette audacieuse raillerie. Camoté secoua la tête.

— Que les yoris comptent leurs combattants, ces balles doivent en avoir tué quelques-uns, dit-il en faisant un geste de mépris.

— Quand les Hiaquis auront pris Guaymas, et que les blancs cultiveront pour eux le maïs et les melons d'eau, Banderas nous a donné l'ordre de lui amener trois de leurs plus belles femmes, dit un autre Indien, qui en effet nomma celles qui jouissaient dans Guaymas de la plus grande réputation de beauté.

Un cri d'étonnement partit du côté des Mexicains à ces trois noms parfaitement articulés.

Un autre Indien vint s'asseoir à côté de Camoté. Il s'accroupit à la manière des tailleurs ; puis, se renversant sur le dos, et tendant avec les pieds un arc que la force d'un bras ordinaire n'aurait pu ployer :

— Le *zapatero* (cordonnier) va prendre la mesure des blancs, s'écria-t-il.

Une flèche partit, lancée avec une vigueur incroyable, et traversa le chapeau d'Ochoa en lui labourant le crâne.

— En voici une autre, c'est une mesure de quinze points, reprit l'Indien, et il décoche encore une flèche qui vint percer de part en part un des hommes de U'Sacame.

Puis la voix de Camoté domina tout le tumulte.

— Les blancs, tous des enfants ! cria-t-il en reprenant avec acharnement sa plaisanterie sur les armes à feu des Mexicains ; leurs fusils sont des roseaux creux, leurs balles des *garbanzos*, leurs canons, des écorces des troncs d'arbres !

Puis s'animant, s'enivrant de ses propres paroles, Camoté agita les longues nattes de ses cheveux ; d'un bond aussi il se dressa sur ses pieds, accourut suivi d'une centaine des siens, et, au milieu des cris de rage de ses ennemis, il saisit à deux mains la bouche du canon qu'il se mit à secouer comme un arbuste.

— Abattez ces barricades ! criait-il en donnant sa hache à [illegible] compagnons, tandis que sa large poitrine touchait la [illegible] pièce d'artillerie.

Ç'était pousser trop loin le mépris pour la maladresse des blancs ; le coup partit, et les débris sanglants du corps de l'Indien furent lancés dans toutes les directions. Des hurlements aigus firent retentir les airs, et un nuage de poussière fut dissipé, l'espace était vide de nouveau, et les Hiaquis en pleine déroute. Le combat avait commencé à cinq heures, il en était dix.

— A cheval, enfants, à cheval ! s'écria Ochoa, poursuivons-les jusqu'à leur rivière ; que pas un n'échappe au tranchant de nos sabres !

— Le chef yori veut-il donc épuiser les forces de ses guerriers, au lieu de les ménager pour soutenir une nouvelle attaque ? dit U'Sacame en arrêtant l'élan du capitaine ; qu'ils songent à se reposer, car, lorsque le soleil sera au tiers de sa course, les Hiaquis reviendront en plus grand nombre.

Ce conseil fut goûté des Mexicains, qui se battaient bravement depuis cinq heures, et, après avoir pansé tant bien que mal les blessés, chacun ne songea plus qu'à prendre de la nourriture et du repos. Pendant ce temps, U'Sacame promenait un regard attentif sur les principaux d'entre ses nouveaux alliés réunis autour d'Ochoa. Tout à coup, à l'aspect de la figure triste et pâle de Casillas, l'œil du sauvage brilla d'un éclat sinistre, comme s'il eût cherché à retrouver dans sa mémoire une trace à demi effacée, et l'Indien enveloppa de son regard ardent le jeune homme, qui devint plus pâle encore. De son côté, celui-ci paraissait interroger des souvenirs confus à l'aspect du chef hiaqui. Durant ce mutuel examen, nul des deux ne fit un mouvement ; Casillas détourna ses regards pour les fixer sur la terre. Quant à U'Sacame, il parut avoir éclairci ses doutes au bout d'un instant, car, se dirigeant vers Ochoa, il lui toucha la poitrine du doigt en lui disant :

— Que le chef ordonne à ses hommes de ne pas faire un pas hors de l'endroit où ils sont, les paroles de U'Sacame sont pour les oreilles de tous.

— Restez, messieurs, dit Ochoa, surpris de l'air solennel du guerrier hiaqui, et voyons quelles sont ces paroles.

U'Sacame reprit :

— Que m'a dit ce matin le capitaine yroi ? qu'il répondait de ses hommes ?

— Oui, dit Ochoa de plus en plus surpris.

— Qu'il tuerait un traître, s'il s'en trouvait parmi eux ?

— Je l'ai dit.

U'Sacame fit deux pas en avant, puis, étendant brusquement le bras vers Casillas, il s'écria d'une voix terrible :

— Ce jeune homme doit mourir !

Il n'avait pas achevé que son poignard plongeait jusqu'au manche dans la gorge du jeune homme, qui tomba en poussant un soupir. Certes, la main de presque tous les spectateurs de cette scène avait été rougie de sang humain, et un assassinat avait été pour beaucoup d'entre eux un évènement assez insignifiant ; malgré cela, toutes les physionomies exprimèrent une horreur profonde à l'aspect de ce coup inattendu, et plus d'un sabre fut tiré pour venger cette mort imprévue.

— Arrêtez, messieurs ! s'écria Ochoa en s'interposant entre eux. Puis, s'adressant à U'Sacame, qui, après avoir enfoncé son couteau dans la terre pour l'essuyer, le passait froidement dans sa gaîne : — Le chef hiaqui veut-il donc s'arroger droit de vie et de mort sur mes hommes ? s'écria-t-il [illegible] d'émotion.

— U'Sacame a voulu éviter à son allié l'office de bourrreau ; son poignard a tenu la parole du chef blanc, ce poignard a achevé ce qu'avait commencé la flèche d'U'Sacame.

Et, à la grande surprise des assistants, il découvrit le cou de Casillas, et leur montra la blessure, objet de la sollicitude du sacristain. Il raconta comment il avait su, par un de ses partisans restés dans la tribu de Banderas, qu'un blanc trahissait la cause de ses frères, et qu'il devait endormir leur vigilance par de faux rapports jusqu'au moment où le chef hiaqui attaquerait Guaymas après avoir forcé le Rancho surpris à l'improviste. Il dit que ce blanc commandait l'arsenal et devait le livrer aux Indiens. U'Sacame ajouta que, la veille au soir, sachant que Casillas venait d'avoir avec Banderas une dernière et décisive entrevue, il avait voulu donner à ceux dont il venait demander l'alliance un gage de sa loyauté en leur livrant le traître mort ou vivant, mais qu'au moment où ses coureurs avaient réussi à s'emparer de cet homme et le lui amenaient, Casillas avait, par un effort désespéré, échappé au sort qui l'attendait : qu'alors il lui avait décoché dans sa fuite une flèche qui n'avait fait que le blesser légèrement.

L'Indien attendit ensuite froidement la réponse d'Ochoa.

— Je m'explique maintenant sa conduite singulière d'hier soir, dit le capitaine ; mais quelqu'un de vous, messieurs, peut-il deviner le motif de cette trahison ?

Tout le monde se tut.

— Il aura voulu se faire cacique, dit enfin Guttierrez en riant.

— Que Dieu lui fasse paix ! dit Ochoa en donnant l'ordre de réunir le corps de Casillas aux cadavres entassés dans une maison voisine.

Bientôt cependant le soin de la sûreté personnelle de chacun vint distraire l'attention de cette scène lugubre. La prédiction de U'Sacame s'accomplit à la lettre. La sentinelle placée sur la plus haute maison s'écria : Aux armes, voici les Indiens !

Il était trois heures ; les mêmes épisodes signalèrent ce nouveau combat, plus acharné que le premier. Vers six heures, le soleil éclairait obliquement un monceau de morts entassés dans le Rancho ; Ochoa, grièvement blessé, blasphémait de toute la force de sa voix mourante ; ses hommes découragés ne combattaient plus que faiblement ; les Indiens de leur côté, quoique ayant fait des pertes énormes, tentèrent un dernier effort pour écraser ce qui restait des défenseurs de la place.

Au milieu de ses bataillons, Banderas, visible cette fois, encourageait de la voix ses guerriers. Monté sur un cheval couvert d'une selle de velours rouge, mais immobile comme un satrape d'Orient, il dédaignait de prendre part au combat, sa présence seule lui semblait suffisante. Au moment où les blancs fatigués sentaient le cœur leur manquer, un cri de guerre rententissant comme le tonnerre partit derrière eux. Il était poussé par U'Sacame. Le chef hiaqui paraissait transfiguré ; il avait dépouillé son costume mexicain, et, monté sur son beau cheval de bataille dont il avait ôté la housse traînante, nu des pieds à la tête, le corps huilé et luisant comme du bronze, il avait repris toute la majesté sauvage d'un chef indien. Sa main brandissait sa longue épée ; derrière lui, ses soldats se pressaient, prêts à s'élancer comme leur chef.

(*La suite à demain.*)

(1) San-Antonio de Bexar est une colonie dont les principaux habitants appartiennent à la Belgique ou du moins ont émigrés à Anvers.

ANNONCES.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

M. JOSEPH HESS, *Chirurgien-Dentiste*, a transféré son domicile rue *Spuistraat* section S. n° 387.

Il est à consulter journellement de 10 heures du matin à 4 heures de l'après-midi.

GRAND HOTEL DES BAINS

à

Schéveningue.

A partir du 22 Juin, tous les jours **Table d'Hôte**, à 4 heures, et Salons pour Dîners particuliers.

SWITZAR frères.

CORS AUX PIEDS.

Le *Taffetas gommé* de **Paul Gage**, est le seul qui détruise la racine en quelques jours, sans douleur, ainsi que les ognons et durillons. — Dépôt à La Haye, chez M. SACK, négociant.

VENTE

DE COUPONS A TOUT PRIX,

EN

DIVERSES ÉTOFFES ET AUNAGES.

Mrs van Weerden & Ce, *Hoogstraat*, vendront **Jeudi** et **Vendredi** prochain, de 9 à 2 heures, un énorme quantité de **Coupons** tant en SOIERIES NOIRES ET COULEUR qu'en JACONATS, BALZORINE, TOILE LAINE, BATISTE d'ECOSSE, MOUSSELINE LAINE, ORLÉANS, TWILLS, MERINOS, PLAIDS, INDIENNE, PERSE, DENTELLES ET BLONDES, RUBANS, et divers articles blancs en MADAPOLAMS, SHIRTINGS, FLANELLES ; etc., etc., lesquels seront vendus (exclusivement) aux heures et jours indiqués, vu la grande quantité, **à très bas prix.**

GRAND MAGASIN

ET

DÉPOT DE DRAPS ET D'ÉTOFFES,

chez A. VAN NOORDEN,

SPUISTRAAT, n.° 364, à La Haye.

Ce magasin est toujours abondamment pourvu de toutes sortes de DRAPS et [illegible] PANTALONS, ainsi que des dessins les plus nouveaux et du meilleur choix pour GILETS. Il offre aussi l'assortiment le plus complet et le plus varié d'HABILLEMENTS EN TOUT GENRE POUR HOMMES.

Cet établissement, le seul de ce genre qu'on trouve en cette ville, est dirigé de manière à ce que le soussigné peut en tout temps, sous le plus bref délai possible, et avec une parfaite précision, exécuter les ordres qui lui sont donnés.

PALETOTS D'ETE à fl. 4, fl. 6, fl. 10 jusqu'à fl. 16.
HABITS DE FANTAISIE, d'étoffe nouvelle à fl. 10.
CAPOTES EN TOILE ECRUE et autres, à fl. 4.
REDINGOTES DE MAISON ET DE BUREAU, à fl. 4.50.

A. van Noorden.

Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 29 Juin.

		Int.	COURS 28 juin.	OUVERT.	FERMÉ.
	Dette active	2½	[illegible]	60 [illegible]	61
	Dito dito	3	[illegible]	73	73 [illegible]
	Dito en liquidation	3	—	73 [illegible]	—
	Dito dito	4	—	91½	94 [illegible]
	Dito des Indes	4	—	—	—
Pays-Bas	Syndicat	4	—	—	—
	Dito	3½	—	89 [illegible]	—
	Société de Commerce	4½	173 [illegible]	174 [illegible]	[illegible]
	Act. du lac de Harlem	5	—	—	—
	Chemin de fer du Rhin	4½	—	111 [illegible]	—
	Act. du Chemin de fer Holland.		—	—	—
	Oblig. Hope & C. 1798 & 1816	5	106 [illegible]	106 [illegible]	—
	Dito dito 1828 & 1829	5	—	105 [illegible]	105 [illegible]
	Inscript. au Grand Livre	6	—	—	—
Russie	Certificats au dit	6	—	69 [illegible]	—
	Dito inscriptions 1831 & 1833	5	—	—	—
	Emprunt de 1840	4	—	90 [illegible]	—
	Id. chez Stieglitz et Comp.	5	—	[illegible]	—
	Passive		—	—	—
	Dette différée à Paris		—	—	—
	Deferred		—	—	—
Espagne	Ardoins	5	—	19 [illegible]	—
	Dito	3	—	37 [illegible]	—
	Coupons Ardoins		—	18 [illegible]	—
	Obligations Goll. & Comp	5	—	103 [illegible]	—
Autriche	Dito métalliques	5	—	—	—
	Dito dito	2½	—	—	—
France	Inscriptions au Grand-Livre	3	—	—	—
Pologne	Actions 1836		—	—	—
Brésil	Emprunt à Londres 1839		—	—	—
	Id. id. 1843.		—	84 [illegible]	—
Portugal	Obligations à Londres	3	—	49 [illegible]	49 [illegible]

Bourse de Londres du 27 Juin.

3 % Cons. 91 [illegible], 95. — 2½ % Holl. 60 [illegible]. — 4 % id. 92 [illegible]. — Esp. 5 % 24 [illegible]. — 3 % 36 [illegible]. — Portug. 4 % 47½. — Russes 109, 111.

Bourse de Vienne du 23 Juin.

Métalliques, 5 % 111 [illegible]. — Lots de fl. 500, 154 [illegible]. — Lots de 250, [illegible]. — Actions de la Banque 1578.

LA HAYE, chez Léopold Lœbenberg, *Lage [illegible]*

Dépôt général à Amsterdam chez M. [illegible] *Beurs teeg*; et à Rotterdam, chez S. VAN REYN [illegible], *Hoofdsteeg.*